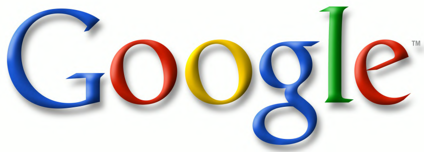


LANCELOT DE LA POPELINIÈRE

HISTORIEN POITEVIN.

Première partie.

Lancelot Voësin de la Popelinière naquit à Sainte-Gemme, près Luçon, en 1541. Sa famille, parfaitement honorable, occupait dans le pays une position moyenne, et si depuis peu elle lançait ses rameaux vers la noblesse, toutes ses racines plongeaient dans la bourgeoisie. Son père avait fait avec distinction plusieurs campagnes en Italie; lassé à la fin du harnais de guerre, il l'avait échangé contre l'humble pourpoint de l'agriculteur; et sans ambition comme on l'est dans notre pays (nos pères l'ont souvent prouvé), il se fit modestement fermier de l'abbaye de Moureilles. Ce n'est pas qu'en dérogeant ainsi il voulût retenir ses enfants dans cette obscure position; il s'en garda bien. Son fils aîné reprit la cuirasse et l'épée d'Italie, et quant au cadet, notre Lancelot, l'université de Toulouse le compta bientôt parmi ses écoliers. C'était vraiment là une preuve que le sieur de la Popelinière ne reculait devant aucun frais pour créer à ses enfants une position honorable. Toulouse était bien éloignée, et les moyens de transport fort lents alors; n'importe, Lancelot devait à tout prix recevoir une brillante éducation, et nous verrons bientôt comment il sut correspondre à la sollicitude, peut-être aussi à la vanité paternelle. Il finissait ses études quand son frère aîné mourut; dès cet instant, sa destinée fut changée; et pour soutenir dignement la noblesse de fraîche date de sa famille, il dut saisir l'épée que la main de son frère venait de laisser échapper.

C'était en 1560 qu'il entrait ainsi dans le monde, après avoir employé, dit-il, *tant d'années et tant de frais aux bonnes lettres ès plus célèbres universités de ce temps*. L'époque était extrêmement critique; les

discussions religieuses avaient déjà égaré un grand nombre de têtes; et le Bas-Poitou en particulier était en proie à une fièvre ardente que le venin de la réforme lui avait inoculée. Je ne m'étendrai point sur les causes qui ouvrirent cette province à l'envahissement des doctrines calvinistes; quelques mots seulement sur cette révolution religieuse suffiront amplement à l'intelligence de cette étude.

Le protestantisme entama le Poitou par plusieurs points à la fois, par la noblesse d'abord : chez une grande partie de ses membres, les croyances religieuses s'étaient, à cette époque de renaissance matérialiste, singulièrement refroidies. La corruption des mœurs, l'esprit d'indépendance, une jalousie secrète contre la noblesse de cour, avaient jeté le désordre dans une notable portion de l'aristocratie provinciale. Dès lors, impatiente du joug religieux, jalouse des richesses et de l'influence des prêtres et des moines, mécontente de la cour qui l'oubliait dans ses manoirs, elle se jeta dans le protestantisme pour faire acte d'indépendance religieuse et politique, plutôt que pour satisfaire un besoin de conscience. En outre, plusieurs gentilshommes poitevins et des plus influents avaient suivi Jean de Parthenay, seigneur de Soubise, sur les champs de bataille d'Italie; ils le suivirent aussi à Ferrare qui fut pour eux une Capoue fatale. Soubise avait une sœur à la cour de cette petite capitale, cour charmante, pleine d'enchantements, où Renée de France, fille de Louis XII et femme du duc Hercule d'Este, était parvenue à acclimater le protestantisme. La sœur de Soubise, Anne de Parthenay, par son esprit et sa beauté, était une des femmes les plus séduisantes de cette cour : nouvelle Circé, elle attira sans peine les compagnons d'armes de son frère, et tous bientôt, s'énervant dans la voluptueuse mollesse de cette capitale, où le luxe, les arts, la galanterie régnaient dans toute leur splendeur, s'imprégnèrent facilement des nouvelles idées de réforme religieuse que la fanatique duchesse avait mises à l'ordre du jour dans son palais, naguère abri de Calvin fugitif.

Aussi, de retour de cette funeste campagne, plus d'un gentilhomme, et Soubise en tête, fit-il de son manoir un foyer de propagande, et de sa salle d'armes même un prêche, où le dogme nouveau était offert et imposé aux vassaux d'alentour.

La bourgeoisie, elle, fut directement victime de Calvin lui-même. Ce froid et orgueilleux sectaire, pendant le court séjour qu'il fit à Poitiers, sut s'insinuer dans le cœur des plus influents de la bourgeoisie; il se garda bien de leur présenter la réforme sous le même jour que la duchesse de Ferrare avait fait briller aux yeux des gentilshommes. Il la leur montra au contraire rigide et sévère. On faisait la Cène dans des lieux écartés, dans des cavernes; on se passait mystérieusement de petits livres, écrits à la main, où le maître avait répandu la fine fleur de sa doctrine. C'était donc vraiment une réforme qu'il offrait ainsi à ces esprits raisonneurs et orgueilleux; il flattait leur science, leurs lumières, leur puritanisme, en leur opposant l'ignorance et la grossièreté de certains membres du clergé inférieur, l'opulence et le relâchement de plus d'un dignitaire de l'Eglise. L'orgueil une fois ému, il fallait bien peu de chose pour effacer la croyance en des dogmes que le réveil de la libre pensée repoussait comme blessants et importuns : aussi, fiers de l'affranchissement de la raison, pleins de zèle pour ces nouvelles doctrines, les eût-on vus tous ces nouveaux adeptes, les Bobinot, les Lesage, les Reigner, et cet alerte Ramasseur, le premier commis voyageur de Calvin, les eût-on vus, organisant et mettant en jeu une immense propagande, répandre bientôt à flots la *lumière nouvelle* sur le Poitou et les provinces d'alentour. Que pouvait, dès lors, devenir le pauvre peuple, sous la double pression d'une partie puissante de la noblesse et de la bourgeoisie, l'une et l'autre employant, dans l'attente de résultats différents, toutes sortes de moyens pour le corrompre et le séduire? Hélas, il devait être bientôt victime de sa faiblesse et de sa crédulité, et passer, par masses considérables, dans les rangs de l'erreur.

Telle était la situation morale du Poitou, quand La Popelinière rentra au foyer paternel. Il est probable que, s'il n'était pas dès lors protestant, il ne tenait plus que par des liens bien affaiblis au catholicisme, puisqu'il se rangea promptement parmi les réformés(1). Il

(1) Peut-être La Popelinière, sur les bancs de l'université toulousaine, s'était-il déjà laissé captiver par ces nouvelles idées religieuses qu'un Poitevin, premier disciple de Calvin, le zélé Bobinot avait été prêcher aux étudiants de Toulouse.

est vrai que pour son malheur, il rencontrait au seuil de sa carrière un introducteur, un patron puissant et qui devait avoir sur lui une grande et naturelle influence; c'était son parrain, Lancelot du Bouchet, sieur de Sainte-Gemme. Ce personnage, aussi fameux par ses prouesses de guerre que par son zèle ardent pour les nouvelles doctrines religieuses, occupait un rang très-distingué parmi les chefs militaires de la réforme. Il dut donc singulièrement flatter son jeune filleul en le prenant sous sa protection; et en échange de toutes les séductions de gloire et d'honneur qu'il fit briller à ses yeux, ne crut-il pas trop exiger de lui sans doute, en lui demandant l'abandon d'une foi qu'une éducation toute païenne avait presque effacée déjà.

Cette immense fermentation religieuse qui agitait sourdement le royaume allait bientôt éclater. L'affaire de Vassy eut lieu; ce fut comme la première étincelle de l'affreux incendie qui dévasta notre pauvre France. Le parti protestant courut tout entier aux armes; et les calvinistes poitevins, particulièrement, furent en un instant sur pied pour venger leurs frères tombés sous le coutelas des Guizards.

Ils tinrent à s'emparer de Poitiers, mais soit qu'ils jugeassent leurs forces insuffisantes, soit qu'ils craignissent l'éclat d'une entreprise à force ouverte, ils reculèrent devant ce coup de main, et préférèrent la ruse. Pour mettre ce plan à exécution, on dut trouver un homme d'une habileté et d'une audace depuis longtemps éprouvées; ce fut Lancelot du Bouchet que l'on choisit. Nul doute qu'il n'ait été suivi dans cette aventureuse campagne par son jeune protégé. Il accomplit bientôt sa mission, car soit par ruse, soit par violence, il s'installa en maître à Poitiers. Mais cette place était trop importante pour qu'il en restât possesseur longtemps; les troupes royales s'approchèrent, serrèrent le siége, firent brèche, et pénétrèrent victorieuses dans les murs. Sans une porte dérobée qui leur permit de gagner la campagne, Sainte-Gemme et ses gens eussent certainement payé de leur vie tous les méfaits dont s'étaient rendus coupables les protestants, pendant que la ville était en leur pouvoir.

Quel début pour notre jeune héros ! Toutes les horreurs dont il fut témoin, le pillage des églises, la profanation des reliques et des tombeaux (celui de sainte Radegonde attira particulièrement la rage des

Vandales) tout ne dut-il pas lui donner une bien affreuse idée du parti qu'il embrassait? mais telle était la fureur des factions qu'il n'était guère possible de s'arrêter sur cette cruelle pente où chacun glissait alors. Aussi La Popelinière continua-t-il à suivre son fougueux patron dans les expéditions plus ou moins périlleuses qu'il dirigea contre les catholiques, jusqu'à ce qu'enfin un édit de paix vint faire rentrer au fourreau les épées rougies à Dreux et en tant d'autres rencontres, mais qui hélas devaient en ressortir bientôt.

En effet, en 1567, la guerre éclate de nouveau; les protestants entrent en lutte ouverte avec le pouvoir royal, toujours défenseur de la foi: ils livrent la bataille de Saint-Denys; et bien qu'à leur désavantage, cette affaire n'en a pas moins de terribles échos en Poitou. Dans la partie haute, Vérac assemble la noblesse huguenote; et toute celle de la partie basse vient se ranger autour de Soubise.

Que de crimes furent alors commis par les protestants, que de ruines ils amoncelèrent sur notre sol désolé! Le rôle que joua La Popelinière dans cette sanglante période de trois années, longue suite de surprises, de combats, de siéges de villes et de bourgades, nul ne le sait, car il ne parle jamais de lui; mais en lisant son Histoire des Troubles, dans laquelle il ne cesse de se lamenter sur les malheurs des guerres civiles, on reste convaincu que, tout en combattant pour le succès d'idées religieuses qu'il n'avait pas beaucoup approfondies encore, il sut se défendre des moindres excès, et qu'il resta toujours ferme dans le strict devoir du soldat.

Cependant les meurtres de toutes sortes, et les ravages commis sur les églises, les couvents, les propriétés particulières, doivent-ils être imputés seulement à une soldatesque effrénée, et à ces bandes sauvages que des ministres, tels que Moreau de Pouzauges et autres, exaltaient jusqu'au crime? Malheureusement non! des chefs, des hommes élevés y prirent hélas une trop grande part; et ce sera l'éternelle honte de ces guerres affreuses, que des hommes sages, religieux même, se soient trouvés emportés souvent malgré eux dans ce sanglant tourbillon.

Après trois longues années d'une guerre civile acharnée, alors que les bras tombaient de lassitude, le roi envoya un plénipotentiaire

auprès de Coligny pour lui parler de paix. L'amiral qui la désirait aussi, fatigué et honteux qu'il était des crimes de ses soldats, accueillit avec empressement cette proposition; puis entouré de quelques conseillers dont il connaissait et appréciait les sentiments (La Popelinière avait l'honneur d'être du nombre), il fit accepter ses conditions, et grâce à d'assez larges concessions de la part du roi, les partis désarmèrent et le calme succéda à la tempête.

La Popelinière, jeté par la mort de son frère dans la carrière des armes, n'avait point oublié pour cela l'étude des belles-lettres; et tout en bataillant, tout en chevauchant la cuirasse au dos, et l'épée sonnant sur son lourd houseau de guerre, il aimait à relire ses auteurs; et dans son mince bagage de soldat, on eût trouvé sans doute les Commentaires, et la Retraite des Dix-mille. Puis le soir, au bivouac, ou dans quelque pauvre cabane, on l'eût vu prenant des notes destinées à quelque ouvrage que les loisirs de la paix devaient voir naître plus tard.

Aussi avec quel bonheur, déposant ses armes, il revint à sa demeure de la Dune, près Saint-Michel en l'Herm, à cette Dune dont il nous fait en ces termes la description, lorsqu'il parle des marais de Luçon : « La montagne sur laquelle la Dune est élevée, l'un des » plaisants séjours du seigneur de La Popelinière, et son grand circuit » entouré d'eau de mer, emporte le premier prix, pour être peuplée de » tels oiseaux, et si proprement embellie de toutes singularités qui » convient une personne d'aimer son aise et repos, que je ne m'esmer» veille si, durant le cruel et piteux cours de nos sanglantes mutine» ries, il s'y est quelquefois retiré pour bigarer le long travail de ses » études d'un si agréable plaisir que le lieu apportoit et à tous ceux » qui lui étoient de compagnie. »

Dans cette solitude que troublaient seulement quelques amis fidèles (1), il travaillait avec ardeur à la composition de ses œuvres, et « se rafraîchissant la mémoire, dit-il, de l'ancienne pratique des

(1) L'abbé de Saint-Michel en l'Herm était certainement du nombre, car il en parle en ces termes, à propos de la mort de deux frères de cet abbé, tués l'un au siége de Poitiers, l'autre à la journée de Bassac : « L'abbé de Saint-Michel, dit-il, est si bien pourvu de toute exquise littérature qu'il en est recommandé par tous ceux qui le connaissent : ce que la version latine de Grégoire de Naziance témoigne, et quelques autres docteurs grecs ecclésiastiques qu'il a rendus latins depuis qu'il est abbé de Saint-Michel. »

armes qu'il a suivie pendant plus de douze ans (il écrivait cela en 1572), il mit le dernier sceau à la revue et augmentation de ses non moins doctes qu'ingénieuses Entreprises et ruses de guerre, que la noblesse Française et même l'Allemande et l'Italienne caressent si chèrement. » La Popelinière venait en effet de faire paraître son premier livre intitulé : « Des Entreprises et ruses de guerre, ou le Vrai portrait du général d'armée. » C'est aussi à la même époque à peu près qu'il publia son *Histoire des Troubles*.

Mais la paix et les doux loisirs, qui avaient permis à La Popelinière de livrer ces deux ouvrages à la publicité, devaient encore une fois être interrompus. La Saint-Barthélemy, ce coup terrible destiné à abattre le protestantisme, ne fit au contraire qu'en raviver la fureur. De tous côtés les Calvinistes se préparèrent à la guerre, et se refusant à rendre les villes que le roi leur avait laissées comme garantie pendant deux ans, ils déployèrent encore l'étendard de la rébellion.

La Popelinière dut rejoindre ses coreligionnaires derrière les murs de La Rochelle, investis par les troupes du duc d'Anjou. Après avoir partagé les dangers et les fatigues d'une défense acharnée, il put respirer un moment, alors que, pour monter sur le trône de Pologne, le duc d'Anjou leva le siége meurtrier et inutile d'une cité qu'il s'était promis d'humilier; mais ce repos fut de courte durée, et l'on se rua de nouveau dans les combats. Pendant cette période de guerre, La Popelinière commandait le poste important de Charron à l'embouchure de la Sèvre, et nous l'y trouvons recevant de La Noue l'ordre de prendre, pour la nourriture de ses soldats, les fruits des bénéfices qui dépendent dudit lieu. Bienheureux alors quand on ne prenait que les fruits! Il est vrai que cet ordre venait de La Noue, et qu'il était donné à La Popelinière son digne lieutenant, et certes tout fait penser que cet ordre fut exécuté sans meurtres et sans saccages. La Noue le comprenait ainsi, et il savait que le capitaine La Popelinière n'était pas homme à méconnaître ses intentions.

La Popelinière était, nous le voyons, capitaine commandant un poste. Qu'était-ce alors qu'un capitaine? Soldat de fortune, porteur d'un nom roturier le plus souvent, le capitaine avait conquis son grade et sa réputation d'homme de guerre à la pointe de son épée. Il arrivait

même souvent à ce grade sans passer par la filière ordinaire. Remarqué d'un chef, il recevait une mission plus ou moins difficile, et s'il s'en tirait avec succès, sa position désormais était conquise. Tantôt commandant une simple escouade, tantôt à la tête de plusieurs cornettes, d'une brigade même, il allait diriger un siége ou bien envahir une province. Puis l'expédition terminée, il rentrait dans le repos jusqu'à ce qu'on eût besoin de lui pour une expédition nouvelle. Souvent il levait lui-même sa troupe, l'organisait, et se lançait avec elle dans les aventures. C'était son métier, métier peu lucratif. Le capitaine, quand il ne restait pas sur le champ de bataille, revenait pauvre, vieilli et désabusé de la gloire, passer ses derniers jours dans quelque bourgade de province; peu ambitieux, il se trouvait heureux avec quelques voisins amateurs de ses récits. Un vieux serviteur, quelques chiens, un roman de chevalerie, un grand verre, ou bien un livre ascétique et une haire, tels étaient souvent la société et les consolations du vieux soldat.

Bien que la guerre dût affliger la France pendant quelques années encore, La Popelinière n'y prit pas toujours part; croyant, comme il le dit, s'acquérir plus de gloire en ne quittant pas la plume pour l'épée. Il est à supposer que, pour composer les différents ouvrages qu'il fit paraître en 1581-82 et 1585, tous fruits de longues études et de pénibles labeurs, il lui fallut parfois s'éloigner du théâtre de la guerre, soit pour rechercher des documents nécessaires, soit pour mûrir ses œuvres dans le calme et la solitude, à l'abri des clameurs des partis et du bruit des combats. En 1581, il fit paraître son « Histoire de France, enrichie des plus notables occurences survenues ès provinces de l'Empire depuis 1550 jusqu'à 1577. » Cette Histoire, aussi bien que celle des Troubles, publiée en 1572, se distingue par une impartialité et un sentiment de justice vraiment digne de l'homme sage assez maître de lui-même, — chose bien rare à cette époque d'effervescence — pour ne pas abandonner ces hautes sphères que les passions n'atteignent jamais. La Popelinière sut donc, dans cette œuvre historique, éviter toute récrimination, toute injure, toute appréciation entachée de partialité. Ce mérite lui fut un crime aux yeux des chefs religieux du parti. Ces hommes intolérants furent particulièrement

scandalisés de ses pages sur la Saint-Barthélemy et sur le massacre de Vassy qu'il réduit à d'assez minces proportions; il l'accusèrent alors de s'être vendu à la reine-mère, et d'avoir outragé les églises; ils le dénoncèrent au prince de Condé, au roi de Navarre, comme ayant cherché à noircir la mémoire de plusieurs princes de leur maison; on le cita devant le synode de la Rochelle, où ses accusateurs furent ses juges; et le roi de Navarre envoya, de Nérac, Sainte-Mesme, un de ses gentilhommes, pour faire châtier La Popelinière et son imprimeur.

Le pauvre La Popelinière, devant une telle attaque, dut avoir recours à la défense; il écrivit lettres sur lettres aux princes et à Théodore de Bèze, pour les supplier de ne pas ajouter foi à ces accusations, mais d'examiner plutôt son ouvrage et de le juger avec connaissance de cause, bien sûr qu'il était que devant un examen impartial toute accusation tomberait à néant; sans l'entendre cependant, les ministres, ces prétendus libérateurs de la pensée et de la raison humaine, le condamnèrent publiquement dans leurs assemblées synodales de La Rochelle et de Saint-Jean-d'Angely. La Popelinière indigné écrivit au corps de ville une lettre où il se plaint amèrement de cet inique procédé, ainsi que du peu de souci pour la justice que les autorités ont témoigné dans cette circonstance : « Je me persuadois, dit-il, que mes services envers la ville, et plus encore le désir d'y continuer, feraient que vous adouciriez ou du moins alentiriez la chaude et trop aigre poursuite de messieurs les Ministres contre moi. Davantage, je suis bourgeois de votre ville, et comme m'en avez donné le droit en faveur de quelques services que je puis avoir faits par le passé, aussi me semble-t-il qu'en faveur de ce grade, et pour inciter un chacun à le mériter, vous ne me devez abandonner à la passion de ceux qui se sont plus souvent éloignés de leur devoir que moi.... J'ai dès longtemps aperçu que mon humeur ne sympathysoit en rien à plus remuant que moi. »

Je me plais à citer quelques passages de cette lettre, parce qu'ils caractérisent bien l'esprit droit et pacifique de La Popelinière, et l'humeur intolérante, emportée, vindicative des ministres protestants; de ces ministres qu'il peint bien encore dans une autre lettre écrite à son frère, en même temps qu'il y dévoile clairement le peu d'estime et d'affection qu'il a pour eux : « O la belle censure des réformés! dit-il :

par ainsi, ils m'avaient donné assez d'occasions de m'escarmoucher si je n'avais plus de sagesse qu'eux. Dieu seul a mon âme en sa puissance ; et je ne lairai pour cela d'être de son église, non de leur assemblée ; nos Rabbins se plaignent de ce que j'ai découvert quelque chose en droit historiographe ; et que diraient-ils s'ils voyaient de secrets mémoires que j'ai, qui leur feraient rougir la face ? mais je ne veux user de vengeance ; mon naturel est trop bon et trop généreux. »

Quoi qu'il en soit, après plusieurs années de tracasseries d'une part et de résistance de l'autre, La Popelinière, par lassitude, plutôt que par soumission, se prêta à une sorte de rétractation au sujet de certains passages de son livre, dans lesquels, comme il appert des termes mêmes de la censure, l'historien a offensé toutes les églises, et particulièrement celle de La Rochelle « tant à cause que l'histoire a été imprimée et premièrement lue en ce lieu, qu'aussi pour ce qu'elle contient beaucoup de points contre vérité et l'honneur de cette ville et église. La compagnie est donc d'avis (continue le procès-verbal) que de dimanche prochain en huit jours, le frère ministre qui prêchera à Saint-Yon au matin déclarera à l'assemblée, ledit sieur de La Popelinière présent, la reconnoissance qu'il a faite devant ces deux colloques, ce qu'il avouera, et moyennant cela, il sera reçu à la paix de l'église. — J'approuve tout ce que dessus (lit-on au bas de ce procès-verbal) ; en foi de quoi l'ai signé de ma main et seing accoutumé, L. Voesin [1]. »

En signant ainsi sa condamnation, La Popelinière achetait le loisir de vivre en paix au milieu de ses amis de La Rochelle ; il achetait de plus sa réhabilitation auprès de ses chefs militaires qui le négligeaient depuis quelque temps. Aussi ce fut pour lui une douce compensation à l'humiliation qu'il avait subie, de recevoir de M. de Ségur Pardeillan, familier de Henri de Navarre, une lettre ainsi conçue : « J'ai éprouvé un grand plaisir en apprenant que vous étiez réconcilié avec l'église. Ce sera occasion qu'on vous emploiera en chose qui vous sera agréable ; et si vous pensez que je vous y puisse servir, employez-moi

(1) Ces lettres font partie des manuscrits de la Collection de Dupuy que possède la Bibliothèque Impériale ; nous en devons la communication à l'obligeance de M. B. Fillon, qui en a pris copie.

aussi librement qu'ami que vous ayez ; je ferai entendre au roi de Navarre qu'on vous a laissé trop longtemps oisif. »

Cette lettre fut une véritable consolation pour La Popelinière ; mais pardonna-t-il à ces *Rabbins intolérants?* mais resta-t-il de cœur au milieu de cette assemblée qui s'intitulait église? Non. S'il y resta de fait pendant quelques années encore, sa raison, son cœur s'en étaient détachés pour jamais.

En dépit des tracas et des soucis que cette misérable affaire lui avait suscités, La Popelinière fit paraître successivement *Les Trois Mondes* et *L'Amiral de France;* et — fut-ce pour narguer encore ses persécuteurs? — il dédia le premier à Huraut de Cheverni, Garde des Sceaux de France, et le second au duc de Joyeuse.

Cependant les discordes qui troublaient depuis si longtemps la France allaient entrer dans des phases nouvelles ; le duc d'Alençon, frère et héritier du roi, venait de mourir, et par sa mort Henri de Navarre, chef des protestants, devenait l'héritier des rois très-chrétiens. C'était, il faut en convenir, une complication de plus à un état de choses très-compliqué déjà.

Pour La Popelinière, protestant et royaliste, ce fut au contraire une simplification. Profondément attaché à Henri de Bourbon, c'est avec un dévouement plus ardent que jamais qu'il le suivra maintenant. Car les guerres dans lesquelles il va s'engager à sa suite n'auront plus pour but le succès d'une foi dont il doute, mais le triomphe d'un dogme politique qu'il juge indispensable au bonheur de son pays. Il n'entendra donc plus que la voix du vieux sang français bouillant dans ses veines, et lui criant que le droit, la justice, sont du côté de la légitimité représentée par Henri de Bourbon. Et si, à l'ombre du blanc panache du héros de Coutras et d'Ivry, il va se battre encore contre des catholiques, c'est que ces catholiques, ces Ligueurs ne sont désormais pour la plupart que des factieux enrôlés au service d'ambitions coupables plutôt que d'intérêts religieux. Il n'hésite donc pas, et pour servir une cause qui lui est si chère il quitte son repos, ses douces habitudes littéraires ; il se jette de nouveau dans les combats.

Son héros, son roi, sort enfin victorieux de la lutte, il monte sur le trône de ses pères ; La Popelinière ne lui demande rien : modeste et

désintéressé, le vieux capitaine n'ambitionne plus que la paix du cabinet et les loisirs de l'homme de lettres et du philosophe.

Cependant l'expédition de Savoie s'organise ; le roi a besoin encore de ses vieux compagnons, La Popelinière répond à son appel ; et bien mieux, aux instances de Sully, il y court non-seulement avec son épée pour assurer la victoire, mais aussi avec sa plume pour la transmettre à la postérité. Au retour de cette courte et glorieuse campagne, La Popelinière avait soixante ans ; il n'aspirait plus désormais qu'au repos et à l'obscurité ; il s'y plongea tout entier ; et le dirai-je — au blâme de ceux qui auraient dû récompenser les services rendus et rémunérer le mérite, — on lui laissa tout le loisir d'exécuter sa résolution.

Entouré de quelques vieux compagnons d'armes et d'un petit nombre d'amis aimant les lettres, il oublia le monde oublieux. Il était pauvre, son patrimoine s'était peu à peu dissipé dans les guerres et dans les voyages à la poursuite de documents et de livres. Retiré au faubourg Saint-Germain, à Paris, il succomba à une crise d'asthme dans le grand hiver de 1608.

Germain de la Faille, dans ses annales de Toulouse, assure que La Popelinière mourut catholique ; nous aimons à le croire. Dieu, dans sa miséricorde, ne pouvait abandonner un homme qui, bien qu'entraîné dans l'hérésie par le malheur des temps, s'appliqua toujours néanmoins à suivre les sentiers de la justice et de la modération ; il devait la lumière pure de la foi à celui qui, dans ses nombreux écrits, n'abusant jamais des lumières humaines qu'il avait largement reçues en partage, ne s'en servit au contraire que pour éclairer et réchauffer les esprits et les cœurs.

ALFRED DE CHATEIGNER.

(*La suite prochainement*).
